

Silencieux, ils vont ; seuls quelques vieux squeiettes
Gémissent en sentant de leurs chairs violettes
Les restes s'attacher aux branches des buissons.

.....

Ecoutez l'un des morts parlant à son voisin. Ce
n'est rien moins que gracieux :

Mon ami, lui dit-il, je vois sur votre joue
Un ver qui vous dévore, et quand le vent se joue
Dans vos cheveux blanchis, à ses frémissements,
On dirait qu'il a peur de perdre sa pâture.
Arrachez donc ce ver et cachez sa morsure.
Peut-être pourrait-il effrayer les vivants...

Le fait est que c'est assez effrayant. Ceci sent évidemment le dieu nouveau et révèle le grand principe à la mode du jour, le réalisme. Ce n'est pas le réalisme de Zola. Celui-là on ne s'amuse pas à le discuter, mais c'est au moins le réalisme et l'horripilant de Hugo, et c'est déjà beaucoup trop. Tous les anathèmes lancés contre Victor Hugo atteignent l'auteur de telles descriptions.

Dans une lettre à M. l'abbé Casgrain, Crémazie sent le besoin de défendre son poème contre les attaques auxquelles il était en proie. Nous ne voudrions pas le suivre dans ce plaidoyer pas plus que nous ne répéterons les reproches qui lui étaient adressés. Pourtant nous ne saurions nous dissimuler la portée incalculable que pouvait avoir l'introduction dans notre littérature de ce genre jusque là ignoré, genre que l'Eglise a considéré comme l'application littéraire de principes de morale condamnés par elle. Et nous avons le droit de nous arrêter devant ces peintures d'une réalité matérielle presque brutale, pour nous demander si c'est bien là le beau véritable, le beau auquel la poésie comme l'art doit tendre.

Si l'art consiste à peindre la nature telle quelle, le monstrueux de la même manière que le parfait, ce qui repousse comme ce qui charme et attire, si tout est beau qui est vrai, nous admettons que « la Promenade de trois morts » ne sera jamais surpassée. Mais dans